



PHOTOGRAPHIE

Zanele Muholi, salut à toi, lionne noire !

Une monographie magistrale de 96 autoportraits ébouriffants rend justice au talent de cette activiste visuelle. Un séisme éditorial avant exposition.

SALUT À TOI, LIONNE NOIRE !

Zanele Muholi
Deloire, 212 pages, 72 euros

Ce livre a quelque chose de sacré. Il nous fait ressentir la lionne en cette artiste lesbienne et africaine nommée Zanele Muholi. Dans le grand ouvrage magistral, noir, blanc et argent qui vient de paraître, formidablement édité par Delpire, son corps androgyne mais sculptural se retrouve être le réceptacle d'événements personnels et historiques. Ses grands yeux en amande, son regard direct, en rage, en fureur nous interrogent, nous font réfléchir car ses mises en scène performatives, menton haut, buste droit, la dignité, nous interpellent, nous impliquent.

L'imagination, ce n'est pas ce qui manque à Zanele Muholi, née à Durban, en Afrique du Sud, en 1972. À Johannesburg, où l'artiste travaille, la moindre pince à linge, un simple tube d'aspirateur, un tabouret font l'affaire pour nous embarquer loin, très loin dans ses incarnations.

L'autoportrait est certes une tradition en Afrique. Le Nigérian du Cameroun Samuel Fosso a montré l'exemple en s'adonnant à ce genre pour mettre en scène des caractères ou représenter l'identité africaine, rendant ainsi hommage à des penseurs de l'antiségrégation, de la défense des droits civiques comme Malcolm X, Nelson Mandela, Patrice Lumumba ou Angela Davis.

Douleurs et oppressions

Choissant de se définir non genré, du prénom neutre ellui, Zanele Muholi arbore avec fierté douleurs, fractures, oppressions et tyrannies et nous clame son existence. Comme Claude Cahun en son temps, ellui s'emploie, ce faisant, à saper les prétentions de l'art du portrait. Formé, en son pays, par une école que fonda l'immense photographe sud-africain David Goldblatt, l'artiste assume que sa lutte acharnée, qui consiste à conférer une visibilité à la communauté noire de lesbiennes, gays, bisexuelles, trans et intersexuelles (LGBTI) d'Afrique du Sud, est bel et bien de l'« *activisme visuel* ».

Mais lorsque Muholi rend hommage à sa mère Bester Muholi, qui a passé une vie de dur labeur, échine courbée, mains bouffées à récurer à la paille

de fer les cuisines des Afrikaners, ellui lui rend sa dignité en menant aussi un combat de classe. Et puisque personne n'a documenté l'existence de cette femme, ellui le fait.

Son art fait du bruit

Muholi rend aussi visible l'histoire, en elle gardée et jamais racontée, de sa sœur décédée Basizeni, couverte d'une armure de rebuts de caoutchouc, comme tous ceux morts au Congo sous le règne du roi des Belges Léopold II pour extraire le latex et auxquels l'on a passé un pneu autour du cou avant de l'enflammer en un atroce simulacre de justice.

Pourtant, les personnes qu'ellui ainsi allégorise ne sont jamais victimisées. Au contraire. L'artiste leur dit : « *Femme maltraitée, estimable, tu comptes, personne n'a le droit de te démolir à cause de ta nature, de ta race, de ton genre, de ta sexualité, de tout ce que tu es.* »

La capacité de l'art de Muholi à se confronter aux pires préjugés, la reconnaissance internationale de son travail dérangeant. Exposé en grands formats par la Fondation Luma à Arles, et surtout lors de la dernière Biennale de Venise, son art fait du bruit.

On ne peut plus gommer l'Histoire. ●

MAGALI JAUFFRET



Senzokile II, Cincinnati, 2016, de Zanele Muholi. Zanele Muholi, courtesy of Stevenson Gallery, Cape Town/Johannesburg, and Yancey Richardson Gallery, New York.